

Pensée

Autor(en): **Michelet**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 48

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210840>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Souvenirs de la mobilisation de 1914. — L'année 1914 laissera de nombreux et terribles souvenirs. Durant toute leur vie, nos soldats aimeront à rappeler comme l'ont fait leurs aînés de 1870, les souvenirs de leur mobilisation. La plupart tiendront à conserver de ces événements des souvenirs tangibles. C'est pour cela que la maison d'arts graphiques *A. Denéraz-Spengler et Cie*, à Lausanne, va publier d'abord en souscription, sous les auspices et le patronage du Département militaire fédéral, deux œuvres d'art et d'actualité qui trouveront, certainement, dans la population civile aussi bien que dans l'armée, un excellent accueil.

L'une et l'autre sont dues au peintre Dunki, sans rival pour les scènes de la vie militaire.

C'est d'abord une estampe en couleurs, de grandes dimensions, représentant, sur le champ de manœuvres, l'Etat-Major et les chefs de l'armée fédérale suisse, du général Wille aux colonels divisionnaires d'une vivante ressemblance. Puis c'est un album de grand format, qui contiendra une vingtaine de scènes caractéristiques de l'occupation de nos frontières, également dessinées par le peintre Dunki. Grâce à une autorisation spéciale, il a pu croquer sur le vif des scènes du plus saisissant intérêt.

Ces compositions seront accompagnées d'un texte dû à la plume d'un officier suisse qui s'est fait une solide réputation d'écrivain militaire, à la fois documenté et littéraire.

Bien qu'éditée avec luxe, le prix de cette superbe publication sera abordable à toutes les bourses. Tous les soldats suisses, mobilisés, voudront la posséder.

Tartarin de *.** — Oh ! non, pas de Tarascon, de beaucoup moins loin, à deux pas d'ici.

Il raconte à sa femme qu'il a tué un sanglier dans son « plantage ». Il n'y a là rien de très surprenant, cette année ; n'a-t-on pas dit, en effet, qu'on a vu des sangliers chez nous, chassés d'Alsace par la guerre. Mais ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que *noire* Tartarin, quoique chasseur, l'ait tué, ce sanglier. Oh ! ça ?...

Aussi sa femme, qui le connaît bien, a-t-elle demandé la pièce à conviction, d'autant, dit-elle, qu'elle n'a pas entendu le coup de feu. Or le plantage est tout voisin de la maison.

— Peuh ! tu es drôle. Rien entendu... rien entendu... C'est pas étonnant... je l'ai tiré sur la pointe des pieds.

A table. — Le maître de maison à un invité :

— Comment trouvez-vous ce vin ?
— Heu ! heu !
— Il est très bon en mangeant.
— En mangeant, je ne dis pas, mais en buvant il ne vaut pas le diable.

LA BRABANÇONNE

LES malheurs immérités de la Belgique, l'arrivée chez nous de nombreux réfugiés de ce pays, l'accueil chaleureux que ces derniers ont rencontré sur les bords du Léman, où l'on sympathise sincèrement à toutes leurs misères et où l'on partage leurs légitimes espérances, donne un nouvel attrait à tout ce qui touche cette infortunée nation.

Aussi, lira-t-on avec plaisir, sans doute, quelques détails historiques sur la *Brabançonne*, le chant national belge.

Par décision du Congrès de Vienne de 1815, les Pays-Bas méridionaux ou la Belgique et les Pays-Bas septentrionaux ou la Hollande, furent réunis en un seul corps politique sous le sceptre de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Cette combinaison fut malheureuse, car les populations de ces deux pays étaient entièrement opposées sous le rapport des mœurs, du caractère, de la religion, du langage et des intérêts.

La Hollande était d'ailleurs privilégiée sous plusieurs rapports politiques et administratifs, et de nombreux signes de mécontentement ne tardèrent pas à se manifester au sein du peuple belge. Plusieurs démarches furent tentées, auprès du pouvoir, mais sans succès, et de nouvelles lois, plus vexatoires encore, mirent le

comble et l'exaspération entre Belges et Hollandais.

La révolution, coïncidant avec celle de Paris (1830), n'en fut que plus passionnée et l'exemple de la capitale souleva toutes les villes de la Belgique. Le prince d'Orange, fils du roi, à la tête d'une partie des troupes du gouvernement, dut plier devant le flot révolutionnaire et s'enfuit en Angleterre. Dès le 24 août, on vit flotter à Bruxelles le drapeau brabançon.

Les populations bouillantes du Brabant, provinces du centre des Pays-Bas, qui jouèrent toujours un rôle marquant dans l'histoire du pays, s'étaient mises à la tête du mouvement. De là, le nom donné au chant national inspiré par ces événements, qui furent pour la Belgique, dès lors séparée de la Hollande et délivrée de Nassau, ce que 1789 fut pour la France.

La *Brabançonne*, dont nous donnons plus bas le texte, est due à un comédien français, nommé Jenneval, engagé au théâtre de Bruxelles, et qui devait bientôt être tué à Berchem, en poursuivant les Hollandais.

Ce fut au début du mouvement populaire, qui éclata un soir, à la sortie du théâtre, dont quelques représentations avaient donné lieu à des mesures de police exagérées, que Jenneval improvisa ces strophes.

Qui l'aurait dit ? de l'arbitraire
Secondant les affreux projets,
Sur nous, un prince sanguinaire
Vient lancer des boulets.
C'en est fait, Belges, tout change !
Avec Nassau plus d'indigne traité
La mitraille a brisé l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

Trop généreuse est sa colère,
La Belgique vengeant ses droits,
D'un roi qu'elle appelait son père
N'implorait que de justes lois.
Mais lui, dans sa fureur étrange,
Par le canon que son fils a pointé,
Au sang belge a noyé l'orange
Sous l'arbre de la liberté.

Fiers Brabançons, peuple de braves,
Qu'on voit combattre sans fléchir,
Du sceptre honteux des Bataves.
Tes balles sauront l'affranchir !
Sur Bruxelles, au pied de l'archange
Ton saint drapeau pour jamais est planté,
Et, fier de verdoyer sans l'orange
Croît l'arbre de la liberté.

Et, vous, objets de nobles larmes,
Braves, morts au feu des canons,
Avant que la patrie en armes
Ait pu connaître au moins vos noms,
Dormez, martyrs, bataillon indompté,
Dormez en paix, loin de l'orange
Sous l'arbre de la liberté.

Il va bien sans dire qu'aujourd'hui les ressentiments sont oubliés entre Belgique et Hollande, car, comme nous, cette dernière nation a généreusement offert un asile temporaire aux malheureux Belges, chassés de leur pays.

L'orthographe. — Une cuisinière dicte à sa jeune maîtresse une lettre pour son frère, qui est à l'armée. Tout à coup, elle s'arrête :

— Et puis, vous savez, mademoiselle, vous n'avez pas besoin de mettre l'orthographe, il la connaît.

Pensée. — Il faut que la patrie soit sentie dans l'école. MICHELET.

Rencontre nocturne. — Un passant attardé est assailli :

— La bourse ou la vie.
Le passant donne sa bourse, le voleur l'ouvre, compte sept sous, et plein de mépris :
— Filou !

ENTRE CONFÉDÉRÉS

CHAQUE fois que je vais dans la Suisse allemande, je suis humilié de voir combien nos confédérés savent mieux notre langue que nous ne savons la leur. En voyant notre difficulté à nous exprimer en allemand, ils s'empressent de nous parler le français. Ils y mettent même parfois un grain de malice.

Me trouvant dernièrement à Berne, je demandai en allemand à un négociant s'il pouvait m'indiquer l'adresse d'une personne que je cherchais.

« Entrez — me dit-il en français — dans le corridor du n° 165, vous trouverez le nom de la personne que vous cherchez et une sonnette au-dessus. Sonnez, et la dame qui vous répondra parle français ».

Voilà une petite leçon qui m'a fait comprendre que j'avais parfaitement écorché la phrase allemande par laquelle j'avais réclamé les bons offices de ce négociant.

En matière de représailles, voici une petite histoire qui m'est arrivée peu après.

En wagon, je me trouvais en face d'un vieux monsieur avec qui je liai conversation. Il me raconta très agréablement foule d'anecdotes charmantes.

Ce qui me frappa le plus, c'est que toutes ces anecdotes avaient le parfum du crû vaudois et étaient dites avec un fort accent allemand.

En matière de parenthèses, j'en fis la remarque à mon interlocuteur :

— Il est rare, Monsieur, de rencontrer un étranger qui connaisse aussi bien les particularités de notre vie vaudoise. Car vous êtes Allemand, sans doute ?

— Qui fous l'a tit ?

— Personne, Monsieur, mais quoique vous parliez aisément notre langue, il n'est pas difficile de s'apercevoir que l'allemand est votre langue maternelle.

— C'est bas bossiple, je suis dans le ganton de Vaud depuis mil-vit-cent cinquante : on doit bli rien gonnaitre !

Et la conversation tomba.

L. C.

Théâtre. — Le théâtre ne désespère pas depuis sa réouverture. Il est vrai que chaque représentation confirme l'excellente impression des débuts. Nous avons vraiment une compagnie d'artistes de grande valeur, qui recueillent les applaudissements enthousiastes d'un public très cosmopolite, partant très gâté. Et la mise en scène ne le cède en rien, certes, à l'interprétation.

Demain, dimanche, seconde de *l'Age d'aimer*, de Pierre Wolf, qui eut, jeudi, un très vif succès. Mardi, troisième de *La Belle Aventure*, la pièce si étincellante d'esprit de de Flers et de Caillavet.

Kursaal. — Le Kursaal, suivant le mouvement, a aussi rouvert ses portes. La saison a débuté brillamment hier soir, vendredi, avec un programme aussi intéressant que varié et qui donna occasion de faire la connaissance d'artistes français des plus remarquables.

Le Kursaal jouera désormais trois fois par semaine, les vendredis, samedis et dimanches, à 8 1/2 heures du soir.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gyga**, fabricant à **Bleienbach**. 3

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce 66

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Co.